

# **Morsure**

**Frédéric Stoecklin**

## CHAPITRE UN

C'était un matin comme un autre.

Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

Je me trouvais dehors tôt ce jour-là pour passer la tondeuse quand je vis le facteur à l'autre bout du terrain me faire un signe amical de la main. Je levais la mienne pour lui répondre quand survint une vive douleur : Timmy, « l'adorable » yorkshire de notre voisine Mme Burns, venait une nouvelle fois de profiter d'un moment de distraction de sa maîtresse pour passer sous la clôture et me mordiller le mollet. J'ignorais ce que j'avais pu faire un jour à cet animal pour qu'il me voue une telle haine et profite de la moindre occasion pour me pourrir la journée, mais je ne manquais pas de l'envoyer valser dans les airs d'un violent coup de pied.

Il repassa rapidement sous la clôture en gémissant de douleur sans demander son reste.

*Putain de cabot. Je jure d'avoir ta peau !*

Je boitillais vers ma boîte aux lettres en maugréant, m'imaginant déjà en train de creuser un trou au milieu des thuyas pour enterrer ce maudit roquet, pensant par avance à la satisfaction que j'en retirerai. Je voyais déjà cette vieille pie de Mme Burns afficher des avis de recherche partout dans le quartier. Et moi, en bon voisin, de lui proposer gentiment mon aide... dans le seul but de savourer ma vengeance jusqu'à la lie.

A l'intérieur de ma boîte aux lettres, une toute petite enveloppe m'attendait. Je jetais un bref regard vers la clôture puis reportais mon attention sur la lettre, passant le nez sur l'arrête ; un léger parfum sucré de bonbon à la fraise s'en dégagait. Fébrile et toute en rondeur, l'adresse sur l'enveloppe avait été écrite par une enfant et, à l'intérieur, un joli dessin coloré au feutre m'attendait. Un soleil jaune en haut à droite

inondait une maison à tuiles bleues foncées au centre, celle de mes beaux-parents, au milieu de traits verts symbolisant le jardin de leur immense propriété. Sur le côté gauche deux personnes : une grande marquée « maman » et l'autre plus petite, celle de ma fille Chloé. Plus loin sur ce qui semblait à un transat il y avait une flèche et, au-dessus, mon prénom.

Je souris tendrement. J'avais hâte de retrouver mes deux amours. Plus que quelques jours d'attente et je partirai les rejoindre dans le nord du Maine pour profiter de cette fin d'été ensemble.

Un peu plus tard dans la matinée, je me trouvais en pause avec mon collègue et ami John Randall à siroter une bière dans un bar sur la Cinquième Avenue d'Augusta. On venait de dépanner sous une pluie battante un vieux papy en rade avec sa vieille Dodge Regent de 1958 qu'on avait transportée jusqu'au garage le plus proche.

Au-dessus du zinc, un téléviseur cathodique en fin de vie diffusait un flash info sur CBS News indiquant un mouvement de panique en ville, au Trinity Hospital, ainsi qu'un début d'incendie. Comme d'habitude, le jeune reporter posté à 800m de l'endroit en surplomb ne savait strictement rien mais pour les besoins du direct faisait de son mieux pour meubler, bredouillant des propos aussi vides qu'incohérents. On pouvait vaguement distinguer derrière lui le ballet des gyrophares dansant à travers l'averse.

- T'en dis quoi, toi ? Me demanda John, la bouche emplie de cacahuètes salées.

- J'en dis que le mal des chaînes d'info en continu, c'est de nous baratiner la gueule avec du vent, soufflais-je en me grattant machinalement mon mollet endolori.

- Pas faux. On en saura sans doute davantage ce soir...

En fin d'après-midi, nous avons pris la 295 en direction de Portland pour une nouvelle prise en charge ; un camion de livraison avait fini dans le fossé en tentant d'éviter un cervidé à hauteur de Libby Hill. Mais parvenu à la sortie de la ville, nous tombâmes sur ce qui ressemblait à un barrage militaire de fortune. Le responsable en faction, un sous-officier trapu de petit gabarit, lâcha sèchement que la ville était placée sous quarantaine. Il nous ordonna de faire demi-tour, de retourner chez nous se barricader en attendant que la situation revienne à la normale.

- Vous pourriez au moins nous dire qu'est-ce qui se passe, non ? Est-ce une pandémie ? Un attentat terroriste ? On a le droit de savoir ! S'emporta John.

- Regagnez votre domicile, monsieur. Répondit le sergent, peu enclin à divulguer des informations qu'il ne possédait d'ailleurs peut-être pas.

- Ça c'est la meilleure !

Mon portable se mit à vibrer dans ma poche de jean et je m'éloignais tandis que John explosait de rage devant le militaire, impassible autant qu'inflexible. Derrière notre dépanneuse, des gens s'extirpaient de leur véhicule pour venir eux-aussi aux nouvelles.

- Allô ?

- Dan, vous êtes où bon sang ?

- Salut, patron. Euh... On a un problème : personne ne peut plus quitter Augusta.

- C'est quoi cette blague ?

- L'armée bloque tous les accès routiers. Impossible d'en sortir ! Impossible d'y entrer non plus, apparemment.

- Mais... pourquoi ?

- C'est bien la question que je me p...

Des transporteurs de troupes APC remplis de soldats jusqu'à la gueule et escortés par des Hummers me frôlèrent à pleine vitesse dans un bruit assourdissant, soulevant des gerbes d'eau en prenant la direction du centre-ville et de l'aéroport d'où émergeaient d'inquiétantes fumées noires.

- Dan ? Dan ? Allô ?

Je coupais la communication et envoyais dans la foulée un SMS à mon épouse Lanny en retournant à la dépanneuse. Si elle regardait les informations à la télévision, il ne fallait surtout pas qu'elle s'inquiète.

Sur le retour, John me déposa à mon domicile situé dans les faubourgs d'Augusta, à Hallowell, avant de rentrer au garage au centre-ville puis rejoindre sa famille. Je m'inquiétais de ne pas obtenir de réponse à mon SMS, ça ne ressemblait pas à ma femme. J'allumais machinalement la télé : les images de désolation de la ville accaparaient toutes les chaînes. Sur place, les équipes de TV montraient des passants courant dans tous les sens, il y avait des accidents de circulation partout, on pouvait même percevoir au loin des rafales sporadiques de mitraillettes. C'était un

chaos indescriptible ! Fox News titrait : « les morts-vivants sont parmi nous ». Derrière la journaliste de la chaîne, un homme en guenilles (probablement un SDF) tenait à bras le corps une pancarte qui me glaça les os. Elle disait : « quand le monde des morts est plein, les défunts reviennent à la vie pour s'en accaparer un autre : le nôtre ».

Je tentais une nouvelle fois de contacter Lanny. J'avais besoin d'entendre sa voix, de savoir qu'elle et Chloé allaient bien...

Plus de liaison satellite.

*Merde.*

Des hurlements stridents émanant de la rue me firent sursauter, j'en échappais le portable qui vint glisser sous le canapé comme s'il cherchait à se cacher. J'approchais silencieusement de la fenêtre entrouverte, écartant délicatement les lames du store quand je vis plusieurs individus à la démarche claudicante (des zombies, pas de doute là-dessus) se précipiter sur une jeune femme tombée à terre. De loin, je ne la reconnus pas.

*Peut-être la fille cadette des Carter en haut de la rue...*

La pauvre hurlait tandis qu'ils la réduisaient en charpie de leurs mains nues et de leurs mâchoires avides. J'assistais à ce spectacle effroyable bouche bée, incapable de détourner le regard ou d'esquisser le moindre geste. C'était... surréaliste. Plus elle hurlait et plus il en arrivait de toutes part. Quelques minutes plus tard son corps gisait là, démembré, partiellement dévoré au milieu d'une rivière de sang qui s'écoulait le long du trottoir jusqu'à l'égout.

Et soudain, alors que ses assaillants s'étaient relevés en quête d'autres proies pour satisfaire leur faim insatiable, elle se mit subitement à bouger de la tête. J'hoquetais de surprise en relâchant les lamelles du store alors qu'au même instant résonna la sonnerie de mon portable. Les morts se tournèrent vers ma fenêtre et s'approchèrent en râlant de leur démarche rigide.

Je me sentis défaillir, les cheveux dressés sur la tête.

Je me précipitais pour éteindre ce foutu appareil mais déjà les morts-vivants tambourinaient à ma porte.

## CHAPITRE DEUX

Le portable gesticulait entre mes mains, vibrant et sonnait à tout rompre. C'était ma femme. Je me savais en proie à une panique indescriptible mais je ne pouvais m'arrêter de trembler et plus j'essayais de me calmer, plus j'obtenais l'effet inverse. Lorsque j'entendis la porte d'entrée craquer et finalement rompre, mon cerveau s'enflamma comme si je venais de recevoir une décharge de 10.000 volts. Je bondis sur mes jambes et m'enfuyais en bêlant des mots inintelligibles. Ma conscience semblait comme éloignée, mise à l'écart loin dans ma tête, laissant mon instinct de survie prendre le contrôle sans demander mon avis.

Cela rendait le moment plus effrayant encore.

Tandis que mon corps filait vers la sortie de derrière en passant par la cuisine, mû par une formidable énergie (l'adrénaline, je crois), je retins une foule de détails : la tension de ma chemise brièvement saisie par une main derrière moi, l'heure affichée à la pendule, l'assiette sale posée dans l'évier avec le verre et les couverts, le reflet du soleil sur le carrelage gris clair... Je sentis avec une remarquable précision la rugosité du bois lorsque ma main se posa sur la table, le froid de l'acier quand je m'emparais d'un des couteaux fixés sur le présentoir. Je ressentis la résistance de la clenche, la chaleur de l'extérieur qui s'engouffre.

Sans m'arrêter de courir, mon cerveau nota les cadavres jonchant les rues autour de moi. Les autos encastées les unes dans les autres, les pick-up laissés à l'abandon au milieu de la rue feux de détresse allumés, portières grandes ouvertes. Certains véhicules avaient leurs vitres cassées, des corps sans vie à l'intérieur. Je voyais çà et là des silhouettes errantes avançant d'un pas lent et se mettant à accélérer dans ma direction en me voyant. Je descendis la colline aussi vite que possible et repris mon souffle dans un jardin cerné de hautes palissades. Des saucisses sur un barbecue finissaient de se carboniser et leur propriétaire gisait face contre terre deux mètres plus loin. Je me gardais bien de vérifier s'il était en vie ! J'étais vidé, à bout de nerfs mais chanceux que personne ne m'ait mordu jusque-là.

Je n'en revenais toujours pas d'avoir perdu le contrôle de moi-même comme ça.

Que faire à présent ? Me rendre chez John : il habitait dans un immeuble vétuste à quelques pâtés de maison de ma position actuelle. Lui saurait quoi faire. Après tout, il avait servi pendant la Guerre du Golfe dans les Forces Spéciales et possédait à son domicile un véritable arsenal. S'il y avait un endroit sécurisé à Augusta, c'était assurément là-bas.

Je répétais la même technique sur tout le parcours qui me séparait de John, toujours en déplacement, m'arrêtant dans des zones désertes juste pour reprendre mon souffle. Les morts, qui déambulaient dans les rues ou restaient sur place en se dandinant, réagissaient tardivement : cela me laissait le temps de passer. J'évitais les groupes trop compacts et parvins à l'entrée de l'immeuble sur Wrightsboro Rd sans encombre. Je tapotais rapidement la combinaison du digicode : pas le temps de sonner chez lui pour m'annoncer poliment, j'avais un paquet de zombies aux fesses. J'aperçus du coin de l'œil la dépanneuse garée juste devant : John n'était pas passé par le garage. Compte-tenu du bordel ambiant, c'était compréhensible de penser d'abord à sa famille.

Une fois à l'intérieur, je me ruais dans le vieil ascenseur grinçant en priant de ne pas ameuter tous les morts-vivants du coin.

Parvenu au quinzième étage, mon cœur cessa de battre. L'appartement de John faisait face à l'ascenseur ; sa porte entrouverte donnait sur une traînée de sang le long du couloir qui partait vers les chambres au fond. C'est là-bas que se trouvait mon ami en train de...

*Mon dieu !*

Agenouillé dos à moi, il dévorait sa femme.

- Oh, John... Qu'as-tu fait ? chuchotais-je.

Je fermais soigneusement la porte sans qu'il ne puisse s'apercevoir de ma présence et retournais à pas feutrés vers son armoire située dans son bureau près de la porte d'entrée. La clé n'était pas dessus mais je n'eus aucun mal à la trouver dans l'un des tiroirs. Il me fallait une arme. Il me fallait des vêtements noirs pour passer les

barrages cette nuit sans être vu. Je devais m'enfuir, quitter Augusta retrouver Lanny et Chloé.

Elles avaient tant besoin de moi. Et moi d'elles.

## CHAPITRE TROIS

Plutôt que de passer par la route ou les bois, je décidais de remonter la rivière Kennebec en direction du Nord pour contourner les barrages et éviter les mauvaises rencontres. John possédait un Day-Cruiser, un hors-bord à quai qu'on utilisait pour pêcher le dimanche ensemble ; aussi j'avais pris soin de prendre les clés dans son appartement avant de partir. J'atteins la ville de Vassalboro en quelques minutes, guidé par la lumière des étoiles loin des barrages de l'armée en priant que le bruit du moteur ne les alerte pas.

La même désolation qu'à Augusta régnait ici aussi. La quarantaine avait échoué.

J'avisais un véhicule laissé par son défunt propriétaire : malheureusement la clé de contact n'était pas dessus. J'en trouvais une à la quatrième tentative dans une Ford Mustang qui avait connu des jours meilleurs : le côté passager avait été défoncé par une fourgonnette Chevrolet qui avait pris feu. Ses passagers, calcinés, semblaient me scruter de leurs orbites vides tandis que je démarrais.

Je pris la 201 en direction de Portage Lake pour 4 à 5 heures de route.

Je me garais avant l'aube devant la maison de mes beaux-parents. J'abattis au M16 deux silhouettes dans le jardin avant d'entrer en fracturant la porte. Il y régnait un silence pesant, comme si la mort m'accueillait à bras ouvert pour clore l'histoire sur un macabre épilogue.

- Lanny ? Chloé ?
- Dan ? Par ici !

Je me précipitais vers la porte donnant sur le cellier tandis que j'entendais le loquet s'ouvrir de l'autre côté. Elles s'étaient enfermées là aux premières heures de la pandémie, dès qu'elles avaient vu ce qui se passait aux informations.

- Merci mon dieu, merci, fis-je les larmes aux yeux, les prenant dans mes bras.

Nous restâmes ainsi de longues minutes à pleurer. J'étais si soulagé, si heureux de les retrouver ! Heureux mais terriblement épuisé par les épreuves endurées. Mon

corps n'était que souffrance. Mais sentir la tiédeur de leur peau si douce contre moi me redonnait des forces.

Presque... envie.

Je pâlis à cette idée alors que la salive envahissait ma bouche. La morsure du yorkshire hier me revint.

Je m'étais juré d'avoir sa peau mais je crois bien qu'au final, c'est cette petite ordure